LITTÉRATURE

BALZAC EST-IL UNE SORTE DE SCHELLING FRANÇAIS ?

François VEZIN*

À la mémoire de Gilles Vannier

RÉSUMÉ :
Si l'on admet que, selon un mot célèbre d'Alain, *« Auguste Comte est notre Hegel »*, la question de savoir qui serait alors « notre Schelling » peut venir à se poser. À cette question il est ici tenté de répondre en proposant paradoxalement de voir en Balzac une sorte de Schelling français. Il ne s'agit pourtant pas de confondre roman et philosophie mais de devenir sensible à certains aspects de l'œuvre de Balzac qui font curieusement écho à la philosophie de Schelling. Thèse risquée et certainement discutable mais la question mérite d'être posée quand on s'avise devant un titre comme *La recherche de l'Absolu* qu'il pourrait parfaitement être celui d'une œuvre de Schelling !

ZUSAMMENFASSUNG :
Gesetzt dass, wie Alain es zu sagen pflegte, Auguste Comte der französische Hegel ist, gibt dieses Wort Alains ein Anlass zu fragen, wer wohl als ein französischer Schelling gelten könnte. Um diese Frage beantworten zu können, wird hier paradoxerweise versucht, Balzac als einen Schelling französischer Art auszugeben. Man sollte dabei allerdings nicht Roman und Philosophie verwechseln, jedoch gibt es bei Balzac etliche Themen, die erstaunlicherweise wie ein Echo der Schellingschen Philosophie anklingen. Eine gewagte, und sicherlich auch umstrittene These ! Aber unumgänglich wird diese Frage, wenn man feststellt, dass ein Titel wie Die Suche nach dem Absoluten genausogut ein unverfälschter Titel eines Schelling Werkes sein könnte. wird aber unumgänglich, wenn man vor einem Titel wie Die Suche nach dem Absolute versteht, dass solcher Titel der eines eigenes Werks von Schelling ganz genau sein könnte !

* Membre de l'Académie de Touraine.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine, tome 26, 2013, p. 1-20.

J'ai de fortes raisons de penser que vous ne vous êtes jamais demandé si Balzac serait notre Schelling, si l'on pourrait voir en lui une sorte de Schelling français. En vous plaçant devant cette interrogation, je sais parfaitement que je pose une question inattendue et même insolite. Elle appelle une explication et il me faut commencer par vous dire comment j'ai pu en venir moi-même à me la poser. Elle a dans mon esprit une origine tout à fait précise. À l'époque où j'ai fait mes études de philosophie, Alain était mort depuis seulement quelques années et ses anciens élèves se trouvant assez nombreux dans la corporation des professeurs de philosophie, j'ai beaucoup entendu parler de lui et, suivant les conseils qu'on nous donnait, j'ai lu plusieurs de ses livres.

Excellent lecteur de Balzac, Alain en parle souvent et ce qu'il en dit m'a beaucoup instruit, à commencer par la recommandation qu'il faisait à ses étudiants de pratiquer la « *lecture philosophique de Balzac* », ce qui était une façon de leur dire qu'ils en apprendraient infiniment plus en se plongeant dans *La Comédie humaine* qu'en « potassant » quelque manuel de philosophie : la lecture de Balzac donne à penser. J'ai, pour ma part, suivi le conseil depuis une soixantaine d'années et je n'ai qu'à m'en féliciter, je continue de le suivre et n'ai jamais manqué de le transmettre à mes propres élèves. Mais Alain n'a pas lu que Balzac, une des originalités les plus précieuses de son enseignement philosophique est la place qu'il fait à la philosophie d'Auguste Comte qu'il est un des rares à l'avoir explorée et méditée dans tout ses aspects. C'est un point sur lequel je lui dois également beaucoup. Ce qu'il dit, par exemple, du grand philosophe français dans ses *Propos sur l'éducation* me paraît particulièrement juste et bien venu. Entre Balzac et Auguste Comte, il y a pourtant peu de points de contact. Certes, ils sont contemporains, mais ils se sont complètement ignorés.

Une autre qualité d'Alain, c'est qu'à une époque où l'Université française n'en avait cure, il attachait une réelle importance à Hegel et avait pris aussi le temps et la peine de l'étudier attentivement. Ce qu'il en dit peut également se lire avec profit, et c'est ici que va se situer mon point de départ, car parlant de Hegel, Alain dit au milieu d'une page d'*Histoire de mes pensées : « Auguste Comte est notre Hegel »* (p. 248). Je ne suis pas le seul ni le premier sur qui cette formule ait fait l'effet d'une bombe, mais, ayant maintenant pris, moi aussi, le temps d'étudier et de réfléchir, je me suis progressivement convaincu de l'intérêt et du bien fondé de cette affirmation d'Alain. Encouragé

en outre à lire Auguste Comte par les cours de Jean Beaufret et de Raymond Aron que j'ai eu la chance de pouvoir suivre, je suis parvenu à comprendre ce qu'Alain voulait dire en désignant ainsi Auguste Comte comme « notre Hegel ».

Pour paradoxal que soit le rapprochement, il a l'avantage d'attirer l'attention sur la parenté profonde qui existe en effet entre deux pensées bien différentes mais toutes deux dominées par la question du devenir historique et par la volonté d'intégrer celui-ci en un système, il ouvre à la réflexion une piste dans laquelle il vaut toujours de s'engager, mais là n'est pas, pour l'instant, mon objectif. Toujours est-il que ma question de ce jour n'a pu naître qu'à partir du moment où j'ai réalisé qu'Auguste Comte mérite effectivement, comme Alain a su le dire, d'être reconnu comme le Hegel français.

Cependant, pour l'histoire de la philosophie la plus classique, il n'en va pas ainsi. Le nom qui pour elle s'associe le plus naturellement à celui de Hegel n'est pas Auguste Comte mais bien Schelling. Schelling et Hegel sont, pour ainsi dire, des philosophes jumeaux, le lien qui les unit est essentiel. Ils forment dans notre culture européenne un de ces couples aussi indissociables que, si vous voulez, Corneille et Racine ou Descartes et Pascal. Amis proches et camarades d'études au départ, leurs voies ont, il est vrai, fini par diverger au point d'en faire des frères ennemis mais même devenus rivaux une « fraternité » spécifique a subsisté entre eux.

Si tout ce que je viens de dire vous semble à peu près clair, vous allez, j'espère, comprendre ma question et, sans doute, admettre qu'elle n'a rien de tellement bizarre. À partir du moment où, suivant la suggestion d'Alain, on tient pour acquis qu'il y a un Hegel français et que c'est Auguste Comte, il devient « logique » de se demander : mais alors quel pourrait bien être, à supposer qu'il y en ait un, le Schelling français ? Si Auguste Comte est bien « notre Hegel », la symétrie, le souci des correspondances, ne demandent-t-ils pas qu'on cherche aussi chez nous un éventuel pendant à Schelling ? Et si l'on pouvait trouver un tel équivalent, le bien fondé de la remarque d'Alain n'y perdrait d'ailleurs rien. « Jumeaux », Schelling et Hegel le sont dès leur naissance. Ils sont tous deux Souabes : Schelling est né à une quinzaine de kilomètres de Stutttgart, Hegel, lui, est né à Stuttgart même. Seulement, de passage à Stuttgart, j'ai pu remarquer sur la façade de l'Hôtel de Ville cette anomalie : elle s'orne d'un côté d'une statue de Hegel tandis que, de l'autre,

une niche vide attend encore celle de Schelling. Toute la question que je m'efforce de présenter se ramène en quelque sorte à une histoire de niche vide à combler. Selon Alain nous avons un Hegel français, mais alors qui donc mettre à côté de lui ? Car s'il y a un Hegel français, quel Français pourrait bien prétendre à être « un Schelling » ? Quel est donc celui qui présente un minimum de ressemblance avec Schelling au point de pouvoir se placer à côté d'Auguste Comte comme Schelling prend nécessairement place au côté de Hegel ?

Vous savez déjà vers qui va se tourner mon enquête, mais la suggestion que j'entends avancer va si peu de soi qu'elle réclame encore d'autres réflexions préliminaires. Notons déjà qu'Alain, lui, ne pose à aucun instant la question d'un possible Schelling français. Il a, comme je vous l'ai dit, le mérite d'avoir assez bien lu Hegel à une époque où l'Université française le négligeait paresseusement, mais il n'a pas poussé la curiosité jusqu'à s'aventurer dans l'œuvre de Schelling dont il ne dit presque rien. Il a préféré s'enfoncer dans celle d'Auguste Comte, ce qui, en un sens, était son droit, car en prenant ce parti il a fait beaucoup de bon travail. Les élèves d'Alain ne parlaient pas non plus de Schelling à l'époque où j'ai commencé mes études, et il n'a jamais figuré à aucun programme des examens et concours que j'ai eu à passer. Si je pose à présent cette question, cela tient au fait que j'appartiens à une génération pour qui Schelling s'est imposé comme un philosophe de première grandeur envers qui nous, Français, avons un énorme retard à rattraper, ne serait-ce que sur le plan des traductions. Ici, en France, la philosophie de Schelling sort, peut-on dire, d'une longue nuit. Il y a à cette épaisse et déplorable cécité française bien des raisons sur lesquelles je ne vais pas beaucoup m'étendre. Disons au moins, quitte à être un peu rapide, que l'antagonisme franco-allemand qui a sévi pendant un siècle y est certainement pour beaucoup. Une autre raison pour laquelle Schelling s'est trouvé longtemps éclipsé en France, et d'ailleurs aussi hors de France, a évidemment été le marxisme tel qu'il a occupé le devant de la scène pendant presque un siècle. En bon hégélien qu'il était, Karl Marx, qui admirait Balzac, détestait Schelling et, ayant pour Auguste Comte un mépris de fer, jamais il n'aurait eu l'idée de le comparer à Hegel ! Schelling s'est ainsi trouvé longtemps relégué au second plan, ce qui faisait dire à Heidegger qu'il était, par rappport à Hegel, dans une situation comparable à celle de Christophe Colomb par rapport à Amerigo Vespucci. Les traductions françaises de Schelling se sont quand même multipliées au cours

des trente dernières années. Espérons qu'elles aident la philosophie française à se mettre à jour. Telle est la situation. J'ai toute raison de penser que, si vous avez quelques souvenirs de la philosophie telle qu'elle vous a été présentée au lycée, vous n'avez jamais entendu parler de lui. Dans ces conditions, jamais la question de savoir si l'on pourrait voir en Balzac une sorte de Schelling français ne vous aura au grand jamais effleurés.

Cette question, dont vous avez jusqu'à présent si peu ressenti le besoin, peut d'ailleurs être facilement écartée et récusée. Balzac n'est pas un philosophe. Il doit l'essentiel de son succès et de sa célébrité à des romans et, parmi eux, surtout aux *Études de mœurs* qui forment la partie la plus substantielle et la plus connue de la *Comédie humaine* avec leurs *Scènes de la vie privée, de la vie de province, de la vie parisienne, politique, militaire et de campagne*. Quant au titre, *La Comédie humaine*, qui en lui-même n'a rien de spécialement philosophique, il devait arracher un jour à Edmond Jaloux ce commentaire : « *Comme il l'a entrevu lui-même dans un éclair de fulgurante lucidité, Balzac est notre Dante* ». Balzac est notre Dante, Edmond Jaloux a parfaitement raison de le dire et ce n'est pas pour prétendre le contraire que je suis ici. L'éclair de génie auquel Edmond Jaloux fait allusion, c'est la dédicace placée par Balzac en tête de *La cousine Bette*[1] (t. 9, p. 708-709). Le texte en est adressé au prince italien Michele Angelo Cajetani, « savant commentateur de Dante », comme le dit Balzac lui-même, qui, présentant son œuvre, met là explicitement en parallèle LA DIVINE COMÉDIE et LA COMÉDIE HUMAINE. Et l'on sait quel retentissement a pu avoir sur Rodin ce célèbre et grandiose rapprochement. Balzac est un romancier qui nous passionne avec la poignante histoire d'Eugénie Grandet, avec l'amour platonique de Madame de Mortsauf pour Félix de Vandenesse, avec les métamorphoses de Vautrin, un romancier qui sait faire des questions d'argent un authentique sujet littéraire et nous tient en haleine en nous expliquant dans tous ses détails la faillite de César Birotteau. À la question : quel a été le plus grand chagrin de votre vie ? Oscar Wilde répondait : la mort de Lucien de Rubempré ! Et ce romancier génial se double d'un poète, d'un vrai poète. Pensons ici simplement à cet hymne à la Touraine qu'est *La Grenadière*.

---

1. Toutes les références à Balzac renvoient à l'édition du Centenaire publiée sous la direction d'Albert Béguin et Jean-A Ducourneau, 16 volumes, Le Club français du livre, Paris, 21953-21955.

Rendant au *Lys dans la vallée* un vibrant hommage, Paul Claudel reconnaît en cette œuvre un « *incomparable poème* », ce sont ses mots (*Réflexions et propositions sur le vers français*, Pléiade, p. 44). Si Balzac est notre Dante, Balzac est un poète. Il le sait, il le dit sans ambages. Dans la présentation qu'il fait des *Études philosophiques* sous le pseudonyme de Félix Davin, il déclare avoir rassemblé dans la pensée « *ces cinq grandes poésies* » que sont *L'enfant maudit*, *Les Proscrits*, *Louis Lambert*, *Jésus-Christ en Flandres* et *Séraphita* (édition du centenaire, t. 15, p. 125). Oui, c'est bien le mot poésies qui figure ici en toutes lettres ! Mais tout cela est assez connu pour qu'il ne me soit pas nécessaire d'y insister. L'œuvre de Balzac déborde de richesses et l'on peut, en un sens, toujours dire que chacun y trouve son bien. Il va de soi que, pour l'historien de la Monarchie de Juillet, La Comédie humaine reste un document de premier ordre, une mine inépuisable. Ce qui n'empêche en rien Alain d'affirmer quant à lui : « *Balzac est le seul sociologue que je connaisse* » (*Le style de Balzac*, éd. du centenaire, t. 2, p. XVIII). Voudrait-on examiner tout ce qu'il peut dire de la religion chrétienne, et notamment du catholicisme, qu'on découvrirait chez lui une véritable ecclésiologie. « *Mon ouvrage*, écrit Balzac lui-même, *a sa géographie comme il a sa généalogie* » (Avant-propos de *La Comédie humaine* [1842], t. 15, p. 381).

Pour évidente qu'elle soit, il ne faudrait cependant pas que cette richesse de l'œuvre balzacienne ne vienne fausser la question vers laquelle je m'avance, au point de la faire apparaître comme banale ou saugrenue. Banale, elle le serait si la multiplication à l'infini des points de vue possibles sur cette œuvre aboutissait à faire de *La Comédie humaine* une sorte de fourre-tout permettant, à force de sollicitations variées, de la tirer dans n'importe quel sens, y compris du côté d'un philosophe allemand dont Balzac connaît tout au plus le nom. Saugrenue, dans la mesure où, étant admis que Balzac est notre Dante, l'idée d'aller chercher dans la direction de Schelling semble si peu s'imposer qu'elle ne peut qu'égarer et détourner de l'essentiel. Je comprendrais très bien qu'en voyant le titre annoncé pour cette communication, vous ayez pu dire : mais où va-t-il chercher cela ? Aventureuse la direction dans laquelle je m'engage l'est certainement, mais la « thèse » que j'essaie de défendre n'est pas aussi fragile qu'elle le paraît et il est grand temps que j'avance des arguments, que j'abatte mes atouts à supposer que j'en aie.

Balzac est impressionnant, ne serait-ce que par la monumentalité de son œuvre. Qui ne se sent écrasé devant la longue liste des romans, nouvelles et

traités dont se compose *La Comédie humaine* ? Et parmi tous ces titres qui nous sont plus ou moins familiers, il y en a un qu'on ne peut vraiment considérer sans un grand saisissement. Je vous le demande : comment peut-on oser écrire sur la couverture d'un livre : *La recherche de l'absolu* ?

Non, ce n'est pas le docteur Faust qui est l'auteur de ce livre, c'est Balzac. Je me souviens de ma première visite au musée Balzac de Paris. C'était à une époque où je ne savais rien, strictement rien de Schelling, mais j'avais évidemment entendu parler des légendaires problèmes d'argent dans lesquels Balzac s'est débattu toute sa vie, harcelé qu'il était par ses créanciers. Et j'ai vu dans ce musée exposé au mur un fac-similé de la première page du manuscrit de ce roman. Le titre *La recherche de l'absolu* s'étale, calligraphié au milieu d'une grande page blanche, qui n'est, à vrai dire, pas tellement blanche, car on y voit, griffonnées dans tous les sens, de petites additions et soustractions tombées là par la nécessité où s'est trouvé Balzac de faire et refaire hâtivement ses comptes. Le contraste entre la solennité de ce titre et le caractère misérablement prosaïque de toute cette comptabilité m'a plongé dans la stupéfaction. Mais ce titre extraordinaire n'allait pas finir de me surprendre car bien des années après, alors que mon cheminement philosophique m'avait amené à rencontrer la philosophie de Schelling et à me familiariser avec elle, je n'ai pas été moins surpris le jour où, m'arrêtant à nouveau sur cette œuvre de Balzac, je me suis tout d'un coup avisé que ces cinq mots *La recherche de l'absolu* auraient parfaitement pu être de Schelling, en un mot que ce titre qui est bien de Balzac est du pur Schelling ! Dans les *Idées en vue d'une philosophie de la nature*, un livre qu'il a publié à l'âge de vingt-deux ans, en 1797, Schelling écrit, par exemple, avec autant d'audace que Balzac : « *La philosophie est la science de l'absolu* » (édition Beck, t. 1, p. 716). Schelling n'a jamais écrit de livre intitulé « la recherche de l'absolu », mais s'il fallait trouver à ses œuvres complètes un titre générique analogue à celui de *Comédie humaine*, ce serait sans doute là un titre envisageable.

Cet exemple montre en tout cas comment je suis petit à petit devenu sensible à toute sorte de points de rencontre possibles autant qu'inattendus entre les deux auteurs. Je lis presque toujours avec un crayon sous la main et au fil des années, sur les seize volumes de l'édition du centenaire des œuvres de Balzac, j'ai quantité de fois écrit dans la marge, « Schelling ». La première ou une des toutes premières fois où je l'ai fait, c'était devant un passage des

Proscrits dans lequel, mettant en scène le théologien du XIIIe siècle Siger de Brabant en train de faire un cours à Paris, Balzac imagine que le jeune Dante se trouve parmi ses étudiants. «*Le docteur*, écrit Balzac, *expliquait logiquement l'enfer par d'autres cercles disposés en ordre inverse des sphères brillantes qui aspiraient à Dieu, où la souffrance et les ténèbres remplaçaient la lumière et l'esprit…*» (t. 10, p. 972). Lisant cette phrase, tout lecteur se sent dans la peau du jeune Italien, futur auteur de L'enfer, buvant les paroles de ce maître. Mais quand un peu plus loin Balzac écrit : «[Siger de Brabant] *faisait épouser d'un regard l'univers entier, et décrivait la substance de Dieu même, coulant à pleins bords comme un fleuve immense, du centre aux extrémités, des extrémités vers le centre*» (*ibid*., p. 972-973), ce n'est pas tant à Dante qu'à Schelling que, pour ma part, je pense, à la manière d'écrire de Schelling. Je marque donc «Schelling» dans la marge et je remonte à la page précédente où j'ai déjà pu lire : «*Il vous faisait assister au jeu de la nature, assignait une mission, un avenir aux minéraux, à la plante, à l'animal. La Bible à la main, après avoir spiritualisé la Matière et matérialisé l'Esprit, après avoir fait entrer la volonté de Dieu en tout, et imprimé du respect pour ses moindres œuvres, il admettait la possibilité de parvenir par la foi d'une sphère à une autre*» (p. 971). Là encore j'ai tout d'un coup l'impression d'avoir sous les yeux des lignes de Schelling – là encore j'écris «Schelling» dans la marge ! J'en suis si frappé qu'à la première occasion je m'en ouvre à Jean Beaufret que je sais être un fervent lecteur de Balzac. Et le voilà qui confirme aussitôt mon impression, abonde dans mon sens. Ce mouvement de pensée, cette façon de manier les antithèses, de marier volonté de Dieu et jeu de la nature, on jurerait que c'est Schelling qui parle, qui fait cours à la place de Siger de Brabant ! Il y a dans ces lignes quelque chose d'une pensée dialectique autre que celle de Hegel.

Balzac, vous disais-je, est impressionnant, mais dans son domaine Schelling ne l'est pas moins. J'étais adolescent quand j'ai commencé à lire du Balzac. Jamais je n'oublierai ma découverte du *Lys dans la vallée*, ce récit du parcours à travers la Touraine qui mène Félix de Vandenesse de Tours à Saché : lisant cela, j'étais sur un tapis volant ! Mais ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que j'ai commencé à m'intéresser à Schelling et que je me suis mis peu à peu à le découvrir comme m'y exhortait, entre autres, mon ami Pierre Jacerme. En m'orientant vers ce philosophe je ne pensais aucunement

à Balzac, si bien que pendant longtemps ces deux lectures se sont poursuivies de façon parallèle et indépendamment l'une de l'autre. Un jour venu, j'ai commencé à lire, non sans mal, les *Recherches philosophiques sur l'être de la liberté humaine*. Ces 85 pages, publiées en 1809, constituent le sommet de l'œuvre de Schelling. Je ne puis me vanter d'avoir vu clair dans ce livre dès ma première lecture, mais il y a un passage qui a capté mon attention et qui s'est aussitôt gravé dans ma mémoire. Je vous cite la traduction française que j'avais alors sous les yeux : «*Toute naissance,* écrit Schelling*, est une naissance des ténèbres à la lumière. La graine doit être enfouie dans la terre et mourir dans les ténèbres, pour que puisse surgir et s'épanouir au soleil la belle forme lumineuse. L'homme se forme dans les entrailles de sa mère…*» (tr. S. Jankélévitch, éd. Aubier, Paris, 1946, p. 248).

Je ne dirais pas aujourd'hui que ces lignes constituent le cœur de la pensée de Schelling, mais le fait est que pendant des années elles n'ont fait qu'un dans mon esprit avec ce que je savais et pouvais penser de lui. Que de fois je les ai citées et même dictées à mes élèves ! Cochées sur mon exemplaire du livre par un gros trait rouge, elles restent un témoin de mon premier contact avec Schelling, et la prédilection que j'ai pour elles s'est maintenue pendant des décennies sans que je pense aucunement à Balzac. Jusqu'au jour où, justement, les relisant encore, je les ai regardées comme je ne l'avais jamais fait auparavant. J'ai tout d'un coup réalisé qu'elles pourraient parfaitement prendre place au milieu de *La Comédie humaine*, qu'on pourrait les faire passer pour une citation de Balzac ! Ne serait-ce pas d'ailleurs la raison secrète pour laquelle elles ont eu tant d'effet sur moi à la première lecture ? Voilà, en tout cas, comment, années après années, le nom de Schelling en est venu à s'inscrire tant de fois dans les marges des seize volumes de mon édition du centenaire.

La recherche de l'absolu, ce titre, vous ai-je dit, est du pur Schelling. Balzac pourtant l'a évidemment trouvé lui-même sans avoir jamais lu une ligne de Schelling. Point n'est besoin pour le lecteur d'avancer très loin dans cette œuvre de Balzac (1834) pour comprendre que c'est de la recherche de l'absolu chimique qu'il s'agit. L'expression «*Absolu chimique*» figure en toutes lettres là où Balzac écrit à propos de son héros Balthazar Claës : «*La peur de voir trouver par un autre la réduction des métaux et le principe constituant de l'électricité, deux découvertes qui menaient à la solution de l'Absolu chimique, augmentaient ce que les habitants de Douai appelaient*

une folie…» (t. 12, p. 695). Qui dit absolu, dit Tout. Pour le Balzac de *La Recherche de l'absolu* tout est chimique. Mais ce «tout est chimique» est autrement subtil que le «tout est politique» dont on nous a rebattu les oreilles, il y a une quarantaine d'années. Ce qu'incarne justement l'inquiétante figure de Balthazar Claës, c'est l'idée qu'il y a une profondeur ontologique dans la chimie, idée assez voisine, en somme, de celle des «affinités électives» chez Gœthe. C'est que Balzac est pénétré de l'idée que le concept de substance est fondamental, qu'il est le problème des problèmes et qu'il y a en lui des secrets insondables. Quand dans *Béatrix* Balzac décrit les marais salants de la région de Guérande, où, dit-il, «*le sel fleurissait en petits œillets blancs à la surface des mares*», il observe, intrigué, les paludiers «*regardant le travail de cette chimie naturelle, à eux connue depuis l'enfance*» (t. 9, p. 451). Chez Balzac les allusions à la chimie, l'alchimie, l'électricité, aux fluides, au magnétisme, au phlogistique, aux sciences occultes, au Grand Œuvre, à la pierre philosophale ne se comptent pas. Ce n'est pas avec un œil d'ingénieur que regarde la machine à vapeur celui qui va jusqu'à parler de «l*a métaphysique des choses*» (t. 12, p. 1629) et qui fait dire à Louis Lambert : «*Nous serons les chimistes de la volonté*» (t. 1, p. 64). Aucun matérialiste ou réputé tel n'a parlé de la matière comme l'a fait Schelling. Dans les écrits qu'il a consacrés à la «Philosophie de la Nature» (qu'il appelle aussi Physique spéculative) les investigations et réflexions concernant la pesanteur, l'expansion, la contraction, la densité, la fluidité, l'élasticité, le magnétisme, l'électricité, le galvanisme, l'atomisme, la combustion… tiennent une place considérable. Dans le *Premier projet d'un système de philosophie de la nature*, publié en 1799, un chapitre de vingt-huit pages, le dernier, expose la *théorie générale du processus chimique*. Il n'y est question que de phénomènes chimiques, d'opération, de liaison, d'affinité, de parenté chimique. Schelling, qui, comme Balzac, s'est intéressé à Paracelse, s'interroge sur l'azote comme sur l'action chimique du soleil. La même année 1799 voit le jour son *Introduction au projet d'un système de philosophie de la nature* ou *Sur le concept de physique spéculative et sur l'organisation du système interne de cette science* où l'on peut lire : «***Magnétisme, électricité et processus chimique*** *sont les catégories de la construction originale de la nature (de la matière)*» (texte allemand dans l'édition Beck/Schröter, t. 2, p. 321). La lecture de Jacob Bœhme met Schelling en rapport avec l'alchimie – cette *chimie transcendante*, comme l'appelle Balzac (t. 12, p. 630), qui en fait même, quand il met Ruggeri en scène, la

science des sciences (t. 11, p. 361). Là encore, d'une phrase de Schelling comme : «*Tout corps minéral est un fragment des archives de la terre*» (*ibid*. p. 291) on jurerait qu'elle est de Balzac ! *Chercher la pierre philosophale*, Schelling et Balzac, chacun de son côté, la flairent, l'un comme l'autre, à travers Volta et Galvani. Ils sont tous deux hantés par l'idée que toutes les productions de la nature doivent avoir le même principe (cf. Balzac, t. 12, p. 626). Avec le ton de magister que prend volontiers Balzac, Balthazar Claës explique à sa femme l'analyse des larmes à laquelle il a procédé et lui dit : «*Cette analyse, ma chère, est une des meilleures preuves du système de l'Absolu. Toute vie implique une combustion*» (t. 12, p. 631).

Toute vie implique une combustion : «*Nous serons*, dit Louis Lambert, *les chimistes de la volonté*». La question de la volonté, de sa nature, de son rôle dans le monde comme dans la vie de tout individu humain a exercé sur Balzac une véritable hantise. Les passages, les digressions, les allusions où il en parle, *La Comédie humaine* en est parsemée. C'est autour d'elle que tournent, jusqu'à le mener à la folie, les méditations de Louis Lambert qui finit foudroyé, pour ainsi dire, par la «radio-activité» inhérente à la volonté. Balzac n'emploie évidemment pas ce mot, mais il est évident que, s'il avait vécu de nos jours, la radio-activité comme les neuro-sciences auraient capté sa curiosité. Parmi les phrases de Louis Lambert que Pauline de Villenoix a réussi à sauver du désastre, il y a, par exemple, celle-ci : «*Par sa constante alimentation, la Volonté tient à la SUBSTANCE qu'elle retrouve dans toutes les transmutations en les pénétrant par la Pensée, qui est un produit particulier de la Volonté humaine, combinée avec les modifications de la substance*» (t. 1, p. 142).

L'expression «les modifications de la substance» fait penser à Spinoza, dont Schelling n'a cessé de se réclamer. Louis Lambert est, certes, un personnage de fiction, mais en lui donnant vie Balzac s'aventure dans des zones que la philosophie de son temps rend brûlantes, et les «thèses» philosophiques qu'il est ainsi amené à «inventer» pour les besoins de son roman sont, si j'ose dire, tellement bien «imitées» qu'on a l'impression de lire un véritable texte philosophique susceptible de prendre place entre la Monadologie de Leibniz et les Thèses sur Feurbach de Karl Marx. Quant au naufrage de Louis Lambert, n'appelle-t-il pas pour nous la comparaison avec celui de Friedrich Hölderlin, qui fut, comme Hegel, un des proches compagnons d'étude de Schelling à

l'Université de Tübingen ? Au *Traité de la Volonté* projeté par Louis Lambert, ouvrage génial dont la perte est irréparable, fait évidemment pendant celui écrit dans sa jeunesse par Raphaël de Valentin, le héros de *La peau de chagrin*, traité destiné à ouvrir « *une nouvelle route à la science humaine* » (t. 7, p. 1066). Balzac n'a jamais écrit lui-même un traité de ce genre en bonne et due forme, mais il est évident que celui qu'il prête à ces deux personnages trahit un projet qu'il a eu et qui l'a longtemps et peut-être même toujours travaillé. Mais ce traité non écrit n'en existe pas moins si l'on collecte ces réflexions sur la volonté auxquelles il revient toujours. Elle est chez lui, sous une multitude de formes, un thème essentiel. C'est Vautrin, lisons-nous dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, qui est « *la colonne vertébrale* » de la *Comédie humaine* (t. 5, p. 561). Venant de Balzac cette précision n'est pas à négliger, mais rien n'interdit pas de s'interroger sur elle et de demander si c'est bien en Vautrin ou dans la volonté que peut se situer la dite « colonne vertébrale ». Puissance mystérieuse, bénéfique ou redoutable, la volonté est partout dans le monde balzacien : volonté de revanche sociale chez Vautrin, l'ancien bagnard, volonté de l'amour (encore une expression typique de Schelling !) chez ces femmes que Balzac appelle des anges, volonté secrète, inflexible, coriace de la cousine Bette apprêtant sa vengeance posthume, arrivisme sans vergogne de Rastignac, volonté généreuse qui inspire et soutient les grandes œuvres : « *tout pouvoir humain, dit Balzac, est un composé de patience et de temps* » (Eugénie Grandet, t. 5, p. 829). Cette volonté inhérente à l'être humain, passion de la science, passion de l'art, passion amoureuse sous toutes ses formes, il arrive qu'elle le ravage et le détruise sans qu'il y puisse rien. Cézanne croyait se reconnaître dans les personnages de possédés que sont Frenhofer ou Balthazar Claës et il en était terrifié. Dans *La peau de chagrin*, Raphaël de Valentin est lui-même miné par les « *excès de pensée* » (t. 7, p. 1219) que lui a coûtés la composition de son traité. C'est l'impression qu'il donne aux éminents médecins saisis de son cas : « *Le principe vital (…) est atteint, dit l'un d'eux, la vitalité même est atteinte dans son essence, l'étincelle divine, l'intelligence transitoire qui sert comme de lien à la machine et qui produit la volonté, la science de la vie, a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du mécanisme et les fonctions de chaque organe…* » (t. 7, p. 1220). Atteint dans sa volonté, Raphaël de Valentin est atteint dans son être. Or n'est-ce pas précisément l'être – l'être et la vérité – que la philosophie a pour thème ? Si Schelling est un philosophe, il doit bien parler de l'être. Qu'en

dit-il donc ? À cette question, les *Recherches sur la liberté* de 1809 apportent une réponse concise et décisive, une réponse en lettres de feu. La voici, écoutez-la bien :

« *En dernière et suprême instance, il n'y a pas d'autre être que le vouloir. Vouloir est l'être primordial et c'est à lui seul que reviennent tous les prédicats de ce dernier : absence de fondement, éternité, indépendance à l'égard du temps, auto-affirmation. Tout l'effort de la philosophie ne vise qu'à trouver cette suprême expression* » (œuvres, de Schelling, tr. fr. J.F. Courtine et E. Martineau, Gallimard, Paris, 1980, p. 137).

Voilà ce que dit Schelling : tout l'effort de la philosophie vise à dire qu'être signifie vouloir. *La Comédie humaine* n'est pas un traité d'ontologie, mais elle a sa façon à elle de dire qu'« *il y a, dans le premier fond de la volonté humaine, une ébauche d'être, qui ne peut plus cesser d'être* » (je reprends ici une formulation de Maurice Blondel, *L'Action*, p. 491). « **En l'homme**, lisons-nous à la fin de *Louis Lambert, la Volonté devient une force qui lui est propre, et qui surpasse en intensité celle de toutes les espèces* » (t. 1, p. 141-142). Ici, en admettant que je ne rêve pas, Balzac et Schelling semblent se tendre la main. Toute vie est combustion, toute vie est volonté, vie et volonté ne font qu'un, être, c'est vouloir. L'histoire montre plus d'une fois que le dialogue de la philosophie avec la poésie est un dialogue à distance. Celui que nous voyons s'ouvrir entre Balzac et Schelling n'en offrirait-il pas un singulier exemple ? Ne se parlent-ils pas ici « *du haut des monts les plus séparés* » (F. Hölderlin) ?

Comprenez-moi bien. Mon propos n'est pas d'installer devant vous une équation. Balzac n'est pas un philosophe et Schelling encore moins un romancier. Vouloir intervertir entre eux les rôles serait aberrant. Ce que je cherche à montrer, c'est que, en dépit de la longue, très longue surdité de la philosophie française à la voix de Schelling, il y a chez un auteur comme Balzac bien des choses qui sont en troublante correspondance avec ce que fait et ce que dit Schelling et qui semblent lui faire écho : Balzac comme un certain écho de Schelling, tout est là. Un écho, bien sûr, involontaire, mais n'est-ce pas là le propre de tout écho ? Je voudrais vous montrer cette vertu qu'a Balzac de pouvoir, d'une certaine manière, nous accompagner, nous Français, dans notre tardive découverte de Schelling. En forçant un peu le trait, on pourrait presque dire : plus nous serons « balzaciens », plus nous serons réceptifs à la pensée de Schelling.

Je pourrais m'arrêter là, puisque là est l'essentiel de ce que je voulais dire. Mais certaines questions se posent encore qu'il me faut, avant d'en terminer, aborder.

Balzac et Schelling sont des contemporains. Une question d'ordre historique se pose : y a-t-il eu quelque contact entre eux ? Réponse : aucun contact personnel, aucune rencontre, aucun échange de lettres. Dans le second tiers du XIXe Schelling était assez célèbre en Europe. Balzac connaît ce nom mais n'en sait guère plus. Il le connaît certainement par le livre Madame de Staël et son livre *De l'Allemagne* (1813). À ma connaissance, il le mentionne seulement deux fois. Ce nom apparaît dans sa *Monographie de la presse parisienne*, mais de façon insignifiante (t. 14, p. 566). Plus amusante est la lettre à Madame Hanska du 14 novembre 1843 où il lui annonce que le grand sculpteur David d'Angers est en train de faire son buste. Il n'en est pas peu fier et cela se comprend. « *David,* lui écrit-il, *n'a fait en buste que : Gœthe, Schelling, Tieck, Rauch, Arago, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Lamennais, Béranger, Cuvier, Cooper, Humboldt ; je suis le 14e…* ». David d'Angers est le sculpteur des grands hommes et Balzac ressent l'honneur que c'est pour lui de poser devant celui qui a déjà fait un admirable buste de Schelling. Mais il y a plus intéressant que cette anecdote. A-t-il jamais lu quelque chose de Schelling ? Probablement pas, mais il y a quand même un intermédiaire entre eux. Balzac a été dans son enfance pensionnaire au collège des Oratoriens de Vendôme. Plusieurs de ses camarades de collège sont restés ses amis et parmi eux Barchou de Penhoën (1801-1855), celui à qui est dédié Gobseck et à qui il a manifesté son estime dans *Louis Lambert* où il écrit, évoquant dans ce roman cet ami de collège, « *écrivain à hautes vues philosophiques* » : « *Le récent traducteur de Fichte et l'ami de Ballanche était occupé déjà, comme je l'étais moi-même, de questions métaphysiques* » (t. 1, p. 40, voir aussi t. 15, p. 107)). Le baron Barchou de Penhoën est sans doute le seul Français de cette époque à avoir traduit des textes de Fichte, notamment *La destination de l'homme* en 1832, un livre qui explique que la destination de l'homme est surnaturelle. Il a aussi traduit quelques extraits de Schelling qu'il a réunis sous la rubrique *Philosophie de la nature*, et cela, bien sûr, du vivant de Balzac comme de Schelling. Les dédicaces de Balzac sont toujours chaleureuses, extrêmement amicales. Dans celle de *Gobseck*, il écrit : « *Voici l'ouvrage que je faisais (…) pendant que tu travaillais à tes beaux ouvrages*

sur la philosophie allemande » (t. 6, p. 1324). Dans sa Lettre sur la littérature du 20 août 1840 Balzac s'en prend à l'Académie des Sciences morales et politiques, qui, dit-il, « *voudra se dispenser d'admettre quelque vigoureux philosophe comme, par exemple, Ballanche ou Barchou de Penhoën* » (t. 14, p. 1118-1119). Ajoutons à cela qu'en 1833 Barchou de Penhoën a publié dans la Revue des deux mondes une étude assez substantielle sur Schelling dont ne sait pas si Balzac l'a lue, mais elle pourrait ne l'avoir pas laissé indifférent (voir dans *L'Année balzacienne* (éd. Garnier) de 1969 l'article d'Arlette Michel *À propos de Barchou de Penhoën. Balzac, Ballanche, Schelling*, p. 147 à 163). Toujours est-il que si Schelling est resté si longtemps méconnu en France, ce n'est pas la faute de cet ami de Balzac dont je tiens à honorer la mémoire.

Plus généralement se pose la question des rapports de Balzac avec la philosophie. Il y a chez lui un intérêt affirmé, un appétit pour la philosophie. Dans l'architecture de *La Comédie humaine*, aux *Études de mœurs* font pendant les *Études philosophiques*, titre explicite qui installe la philosophie – du moins telle que Balzac l'entend – au cœur de l'entreprise. Le mot études, lui, exprime ici le caractère didactique de celle-ci. Avec Balzac le poème didactique, tel qu'ont pu dans le passé l'illustrer Hésiode, Lucrèce ou Dante, trouve sa grande forme moderne. Balzac n'est pas un philosophe mais c'est incontestablement « *un professeur de réalité* » (l'expression est de Paul Claudel, cf. *L'échange*, Pléiade, p. 779). Il est, me disait Robert Marteau, comme une éponge qui absorbe tout silencieusement sur son passage. Sur l'intention des *Études philosophiques*, Balzac s'explique longuement dans plusieurs préfaces, car à l'introduction publiée en 1834 sous le pseudonyme de Félix Davin (t. 15, p. 103 à 126) il convient d'adjoindre celles écrites pour *La peau de chagrin* (t. 15, p. 64 à 77), les *Romans et contes philosophiques* (t. 15, p. 77 à 87 et 87-88) et *Le livre mystique* (t. 15, p. 178 à 189). Ces préfaces, dans lesquelles je ne puis à présent m'engager, sont très intéressantes mais il n'y est, bien entendu, pas une seule fois question de Schelling. Mais dans l'une d'elles, son prête-nom, Félix Davin, n'hésite pas à parler de « *la grande vue philosophique de M. de Balzac* » (t. 15, p. 124). Voilà une expression que je trouve pleine de sens et que je suis enclin à prendre au pied de la lettre. S'il n'y a pas chez Balzac une philosophie en bonne et due forme, il y a bien une « grande vue philosophique » au sens où Platon parle de l'ampleur « *synoptique* » (*La République*, VII, 537c) du regard philosophique. Balzac

affectionne le terme voyant. Félix de Vandenesse, par exemple, parle de «*sublimes visions… qui ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses*» (t. 1, p. 263). «***Seconde vue***» est une expression non moins caractéristique de son vocabulaire. Lisons dans la préface de *La peau de chagrin* ce passage renversant :

«*Il se passe chez les poëtes ou chez les écrivains réellement philosophes, un phénomène moral, inexplicable, inouï, dont la science peut difficilement rendre compte. C'est une sorte de seconde vue qui leur permet de deviner la vérité dans toutes les situations possibles ; ou, mieux encore, je ne sais quelle puissance qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être. Ils inventent le vrai, par analogie, ou voient l'objet à décrire, soit que l'objet vienne à eux, soit qu'ils aillent eux-mêmes vers l'objet*» (t. 15, p. 71).

Ce texte nous plonge au cœur de l'étrange et problématique relation que je cherche à cerner entre Schelling et Balzac. Un autre poète, Antonio Machado, déclare pareillement : «*La vérité s'invente aussi*» (*Juan de Mairena*, p. 226). Balzac ne dit pas comme Molière que les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris mais qu'il peut arriver, pas toujours, qu'il n'est pas exclu que le don poétique soit capable, selon l'expression que nous venons d'entendre, d' «inventer le vrai» ! Et, notons-le, il appelle cela un phénomène. Seulement la différence entre ce que Balzac appelle «*l'écrivain réellement* philosophe» et le philosophe proprement dit, c'est, dirons-nous, que là où Heidegger écrit dans *Être et Temps* un chapitre sur l'être vers la mort, Balzac, lui, écrit *La peau de chagrin*. N'est-ce pas un peu cela que je crois pressentir dans la relation d'écho qui assez souvent semble chez Balzac renvoyer à Schelling, bien sûr sans qu'il l'ait su et sans qu'il l'ait voulu ? Qu'il y ait au moins eu chez Balzac une tentation philosophique ne fait aucun doute. Nous en avons aperçu quelque chose dans ce qu'il dit de Barchou de Penhoën qui, dès leur jeunesse, «*était occupé déjà, comme je l'étais moi-même, de questions métaphysiques*» – comme je l'étais moi-même. On sait que vers sa vingtième année Balzac a suivi des cours de philosophie, il en subsiste dans ses œuvres archi-complètes des *Notes philosophiques* ; elles portent sur les principes de la philosophie de Descartes et de Malebranche, sur l'immortalité de l'âme, sur la philosophie et la religion. *Philosophie et religion*, soit dit en passant, est un écrit de Schelling datant de 1804. Dans la préface des *Scènes de la vie parisienne* Balzac écrit : «*L'auteur veut tout peindre du XIXe siècle*» (t. 15,

p. 163). Si l'on prend au mot l'auteur en question, peindre tout le XIXe siècle impliquerait que la philosophie de ce temps trouve également chez lui sa place. Pendant que Balzac écrit à Passy ou à Saché, Auguste Comte est à Paris et travaille dans son appartement de la rue Monsieur le Prince. Karl Marx a vécu treize mois à Paris, en 1844-1845, et il a habité dans cette rue Vanneau dont le nom se retrouve dans *La cousine Bette* (t. 9, p. 837 – Marx a-t-il lu La cousine Bette ? Je l'ignore). Enfant, Balzac a été le contemporain de Fichte comme ensuite il l'est de Hegel et de Schelling. Fichte, Schelling, Hegel, Auguste Comte, Marx, ces cinq noms dont on peut dire qu'ils incarnent le présent de la philosophie, n'appartiennent pas à l'horizon de Balzac comme Gœthe, Walter Scott, Lord Byron, Chopin, Delacroix ou Hoffmann y trouvent place.

Un nom, en revanche, y figure et y revient avec insistance, c'est celui du « *Prophète suédois* », Swedenborg (1688-1772). L'engouement de Balzac pour Swedenborg déconcerte et rebute et se voit souvent présenté comme un de ces travers qu'il faut bien pardonner à un grand homme. Personnellement, la fixation de Balzac sur ce nom, sa passion pour cet auteur, ne me semble pas ridicule et je me refuse à la ramener à une simple lubie. Elle traduit chez lui une tendance profonde, le besoin évident d'un maître à penser, une ardente aspiration à s'élever dans les hauteurs de la mystique dont Séraphita est le très émouvant témoignage, un certain défi aussi aux vues étriquées de la bourgeoisie voltairienne. « *Le beau nom de Swedenborg*, écrit Paul Valéry, *sonne étrangement aux oreilles françaises. Il m'éveille toute une profondeur d'idées confuses autour de l'image fantastique d'un personnage singulier, moins défini par l'histoire que créé par la littérature* » (*Variété* V, p. 263, Pléiade, t. 1, p. 867). Swedenborg, une création littéraire ? Un personnage de plus dans l'immense population de *La Comédie humaine* ? On peut en effet le voir ainsi. Personnellement, j'inclinerais, comme vous pouvez vous y attendre, à lire quelque peu brouillé le nom de Schelling dans le filigrane du personnage ainsi célébré par Balzac. Il y a une lettre à Madame Hanska où, parlant de son cher ami Théophile Gautier, Balzac écrit : « *Il comprend (…) l'Italie sans l'avoir vue* » (lettre du 15 octobre 1838). Selon Balzac, l'homme de génie « *va, en esprit, à travers les espaces, aussi facilement que les choses, jadis observées, renaissent fidèlement en lui… Il a réellement vu le monde, ou son âme le lui a révélé intuitivement. Ainsi,* dit-il, *le peintre le plus chaud, le plus exact de Florence n'a jamais été à Florence…* » (t. 15, p. 72). En d'autres termes, « *le*

vrai littéraire ne saurait être le vrai de la nature » (t. 15, p. 297). Théophile Gautier comprend l'Italie sans l'avoir vue. Pareillement on peut dire que sans y être jamais allé, Hölderlin voit mieux la Grèce que ces armées de touristes qui n'en rapportent que des photos. Vous voyez où je veux en venir : est-ce que Balzac, qui n'a pas lu Schelling, ne le « comprend » pas à travers ce qu'il croit lire chez Swedenborg ? N'est-ce pas quelque chose de Schelling qu'il pressent sans rien connaître de lui quand il parle avec révérence du mystique suédois ? Singulière aimantation chez l'écrivain réellement philosophe : soit l'objet vient à lui, soit c'est lui qui va vers l'objet…

« *L'écho répond à l'écho*, dit Georges Braque. *Tout se répercute* » (*Le jour et la Nuit*, p. 30). À partir du moment où l'on devient sensible à une certain climat et paysage de pensée, de subtiles relations ne demandent qu'à venir se tisser entre Schelling et Balzac. Il n'y eut jamais entre eux rien de ce que l'on nomme banalement « influence », mais Balzac est un esprit si largement ouvert, si perméable à ce qu'André Breton aimait appeler l'air du temps, qu'il se retrouve assez souvent sur les mêmes « longueurs d'ondes » que Schelling. Sent-on cela, que les points de contacts se mettent à apparaître, à se multiplier en s'étoilant, qu'un magnétisme opère. Que de phrases, que de passages où Balzac parle de la peinture, de la sculpture, de la musique qui, transportés au milieu de la *Philosophie de l'art* de Schelling, s'y intégreraient parfaitement ! Une grande originalité de Schelling est l'enquête approfondie qu'il consacre à la mythologie. Il écrit, par exemple, que le poème de Dante est la mythologie du christianisme (éd. Beck, t. 3, p. 459). « *Le philosophe*, dit Aristote, *a le goût du mythe* » (*Métaphysique A, 980b18*). Quoi de plus merveilleux à ce propos que cette scène du *Médecin de campagne* où Goguelat, un vieux soldat de la Grande Armée revenu parmi les siens, raconte à la veillée ses souvenirs de campagne. « *Racontez-nous l'Empereur !* » s'écrient les paysans rassemblés autour de lui (t. 7, p. 198). Scène extraordinaire, scène homérique, où Balzac nous fait bel et bien assister à la naissance d'un mythe, à sa propagation par voie orale. Rien n'y manque, y compris les possibles déformations du récit par ceux qui l'entendront de travers. « *C'était*, dit Balzac, *un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poësie* » (t. 7, p. 194). La curiosité commune de Schelling et de Balzac pour les sciences occultes implique chez eux l'idée que la science, qui se veut la théorie du réel, ne nous dit pas sur lui toute la vérité. Leur goût

commun pour les mystiques repose sur l'idée qu'il y a chez ceux-ci une forme de pensée qui a sa rigueur propre. Ces quelques exemples montrent tout ce qui se met à palpiter pour peu qu'on parvienne à les mettre en dialogue. Entre Schelling et Balzac existe, j'en suis convaincu, ce que Nietzsche appelle une « *amitié stellaire* » (*Le gai savoir*, § 279).

Balzac donne à penser. Alain avait cent fois raison d'en recommander la lecture à des étudiants en philosophie. Balzac n'est pas un philosophe mais il a des yeux pour voir. Son « réalisme » n'a pas fini de susciter la discussion au point qu'on a été jusqu'à parler à son sujet de pseudo-réalisme. Autant lui reprocher de n'être pas Zola. Le réalisme de Balzac a ceci de particulier d'être à la fois un réalisme du monde visible et un réalisme du monde invisible. C'est un voyant qui voit l'ange dans la femme. « *J'ai maintes fois été étonné*, écrit Baudelaire, *que la grande gloire de Balzac fut de passer pour un observateur ; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire, et visionnaire passionné* » (article sur Théophile Gautier, Pléiade, p. 1037). Balzac parlait parfois du don de seconde vue. Dans un langage qui est celui de la philosophie contemporaine et non le sien, peut-être pourrait-on dire qu'il est doué d'un très authentique et très sûr sens phénoménologique. Des mots comme *type*, comme *physionomie*, comme *scène* reviennent fréquemment sous sa plume, ils ont pour nous, aujourd'hui, une évidente portée phénoménologique. Quant au mot *phénomène*, il n'est pas moins étonnant de le voir réapparaître de pages en pages.

« *La question*, dit Schelling, *n'est pas de savoir comment le phénomène doit être tourné, tordu, unilatéralisé ou amoindri pour être au besoin encore et toujours explicable à partir de principes que nous avons pris un jour la résolution de ne pas transgresser, mais au contraire : dans quelle direction doivent s'élargir nos pensées, pour se trouver en rapport avec le phénomène* » (*Philosophie de la mythologie*, VIIe leçon, éd. Beck, 5e tome de supplément, p. 3).

Des étudiants en philosophie ont intérêt à lire Balzac, ne serait-ce que pour se préparer à lire Schelling. Qu'il fassent surtout bien attention à ce que dit Louis Lambert (t. 1, p. 55) :

PENSER, C'EST VOIR.

POST-SCRIPTUM

Il existe un texte de Schelling qui présente une curieuse ressemblance avec la prose de Balzac, c'est le dialogue inachevé écrit à la suite de la mort de son épouse Caroline et qui a pour titre *CLARA ou sur la relation étroite entre la nature et le monde des esprits* (éd. Beck, quatrième tome de supplément). L'évocation dans ce texte du «*royaume de l'invisible*» invite à certains rapprochements avec Séraphita, mais il ne faudrait pas les pousser trop loin. C'est le début du texte, avec son caractère descriptif et narratif, qui peut se lire comme le début d'un roman. En voici les premières lignes :

«*Le jour de la Toussaint, nous faisions route le médecin et moi vers la ville avec l'intention d'en revenir le soir avec Clara, qui s'y était déjà rendue accompagnée de mes deux filles quelques jours auparavant. Parvenus à un point de vue d'où la jolie ville, située à peu près à mi-hauteur de la montagne, s'inscrit exactement dans une ouverture, nous pouvions la voir face à la vaste plaine et c'est alors que nous avons remarqué une foule de gens suivant par groupes la pente douce qui mène à une éminence située sur le côté…*». Inutile de continuer la lecture, ce début peut effectivement se lire en français comme une page de Balzac, mais ce n'est là qu'un jeu. Schelling n'écrit pas un roman et *Clara* est dans son œuvre un écrit d'un genre très particulier. C'est, dit Pascal David, comme une épitaphe à la bien-aimée lointaine.